

XYZ. La revue de la nouvelle



En voulez-vous des histoires ?

François Leblanc, *Sors de ce corps*, Montréal, Triptyque, 2015, 200 p.

Nicolas Tremblay

Numéro 124, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79384ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2015). Compte rendu de [En voulez-vous des histoires ? / François Leblanc, *Sors de ce corps*, Montréal, Triptyque, 2015, 200 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (124), 87–90.

son appartement, voit celle-ci tomber dans la rue à cause d'une mauvaise installation. La femme mettra en remplacement une fenêtre à guillotine. Il y a par ailleurs l'histoire de cet homme qui, en ramassant un petit fruit dur, se rappelle les jeux de guerre de son enfance. Distrait par ses souvenirs, il marche sur un autre fruit, perd l'équilibre, tombe et se fracasse le crâne.

Notons en terminant que cette structure du renversement donne parfois lieu à des récits un peu trop mécaniques, où la chute semble plus dictée par un souci artificiel de symétrie que par une inspiration propre à l'écrivaine. Par exemple, dans « Un cœur », une jeune femme rencontre dans un train une drôle de dame qui s'avère être un homme ayant changé de sexe. Arrivée à destination, la jeune femme va retrouver sa mère... qui vient de subir une opération pour se transformer en homme !

Dans l'ensemble, *Avant d'éteindre* est un recueil de qualité, aux récits finement travaillés par une écrivaine maîtrisant son art à la perfection.

David Dorais

En voulez-vous des histoires ?

François Leblanc, *Sors de ce corps*, Montréal, Triptyque, 2015, 200 p.

SORS DE CE CORPS est le quatrième livre de François Leblanc, mais il s'agit de son premier recueil de nouvelles. Prolifique, Leblanc nourrit la machine éditoriale sans ralentir le rythme. Depuis 2009, l'auteur a signé trois romans policiers dans un style convenu et léger. Entre ces romans, fidèle à l'éditeur qui le publie depuis ses débuts, il a aussi fait paraître plusieurs nouvelles dans *Mæbius*, revue associée à Triptyque, de même que, par affinité naturelle, dans *Alibis*, revue associée au genre policier. À moins que vous ne fréquentiez ces périodiques, il est fort probable que vous ne connaissiez pas l'auteur François Leblanc, psychologue et romancier (dixit la



quatrième de couverture de *Zagreb*), et désormais nouvellier, puisque ses livres n'ont pas eu un grand retentissement jusqu'ici. Son seul fait d'armes auprès de l'institution est sa place de finaliste avec mention au Concours de nouvelles de Radio-Canada, en 2012.

En raison de la quantité de textes dont il peut accoucher, il faut reconnaître en François Leblanc (glissons un pléonasme) un auteur infatigable sérieusement dédié à l'écriture. *Sors de ce corps* ne fait pas exception ; bien au contraire, il témoigne plutôt bien de cet engagement à produire. Le recueil compte vingt nouvelles à peu près d'égale longueur dans lesquelles il y a une multiplicité de sujets, de situations, de personnages, de lieux, d'intrigues. De facture plutôt linéaire, les histoires parlent généralement d'antihéros, ici un ex-taulard repent, là un quarantenaire libidineux, avec une certaine distance sarcastique. Le ton peut parfois faire penser à la veine réaliste urbaine d'un Albert Laberge, avec la charge carnavalesque en moins, lorsque le misérabilisme est amplifié. En raison de cette esthétique, la littérature de Leblanc ne déroute jamais le lecteur contemporain puisqu'elle dresse des portraits bien définis, voire caricaturaux, et embrasse de nombreux lieux communs. De même, l'univers en arrière-fond, immédiatement saisissable, compte plusieurs références familières à notre culture, citons celles à Anne Dorval (p. 63), à la scabreuse affaire de Guy Turcotte (p. 30), au lock-out de Péladeau (p. 42), à IKEA (p. 77), au joueur de hockey Gionta (p. 133) et au musicien Patrick Watson (p. 187).

Dans le recueil de Leblanc, le banal côtoie l'extraordinaire selon le principe que quelque chose doit se passer pour qu'il y ait une histoire. Pour les nouvelles de genre policier, il s'agira du crime commis ou à commettre, bien sûr. Une mère dépressive qui développe une obsession pour ses couteaux de cuisine tuera-t-elle ses enfants ? Des policiers interrogent des meurtriers ou un témoin : des jeunes finiront par avouer qu'ils ne jouent pas au baseball et que la batte dans le coffre de leur voiture sert à frapper des automobilistes, ou un

et, l'esprit brouillé, scalpe ses victimes qui l'ont bien cherché. Un homme craint la vengeance de son voisin, après qu'il a été acquitté du meurtre de son fils qu'il avait heurté en voiture. Le fusil que son frère lui a suggéré de se procurer pour se défendre servira sans doute mieux pour se suicider, finalement. Les autres nouvelles plus nombreuses, qui adoptent le même ton distancié et limpide, se résument tout aussi bien. Donnons deux exemples. En pleine débauche, un amateur de Leonard Cohen assiste à un concours de sosies de son idole ; il se retrouve à l'hôpital, après avoir piqué une crise, convaincu que l'âme du chanteur a migré dans son corps. Une esthéticienne dans la quarantaine, un peu défraîchie, mais qui est une commerçante hargneuse, craint le marché asiatique — les Vietnamiennes dessinent de si belles fleurs sur les ongles grâce à leur produit secret —, puis, une fois cette compétition vaincue, ce sera le tour des Marocaines avec leurs tatouages.

Il faut constater que le nouvellier tient le pari du renouvellement constant sur le plan du contenu. Chaque personnage principal a sa couleur déterminée. C'est tantôt un arboriculteur, un animateur de radio-poubelle, un psychopathe qui se prend pour Pablo Picasso, d'anciens étudiants en sociologie n'ayant eu aucun succès professionnel, un spécialiste de la thérapie par hypnose, un retraité qui a comme passion les décorations d'Halloween... Dans la nouvelle de clôture, « Sors de ce corps, Raymond Carver », l'auteur François Leblanc met en scène, pour une rare fois, son *alter ego*, un personnage d'écrivain lui ressemblant. Le modeste auteur fait toujours lire ses manuscrits, dont le tout dernier, à son ami impitoyable. Ils se rencontrent dans un restaurant pour en discuter et le critique improvisé l'exhorte de cesser de vouloir se prendre pour l'écrivain états-unien Carver, inventeur d'une approche minimaliste. Mais l'autre n'ose pas confesser qu'il n'a jamais vraiment apprécié cet auteur. « Ces paroles sonnaient à mes oreilles comme une exhortation à transcender une existence désespérément ordinaire. » L'écrivain, un peu piqué au vif, caressera le projet de 89

faire de son ami le personnage de son prochain manuscrit. Reconnaîtra-t-il ce qu'il appelle le *loser* typique et inintéressant de ses livres ? Ce qui s'annonçait donc comme une métanouvelle dans laquelle Leblanc aurait analysé sa propre poétique s'avère plutôt la répétition d'un même procédé. On y raconte gratuitement la vie stéréotypée d'un personnage ayant des intentions simples. Tout le recueil de Leblanc carbure ainsi aux idées qui font des histoires dans un style qui ne cherche volontairement pas ce qu'écrire signifie, porté par le souhait de ne pas embêter le lecteur avec ce qui pourrait ralentir l'intrigue de ses narrations.

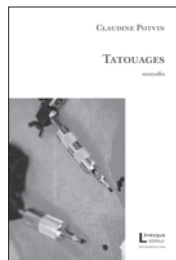
Nicolas Tremblay

L'écriture des corps

Claudine Potvin, *Tatouages*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2014, 134 p.

CLAUDINE POTVIN, professeure émérite de l'Université de l'Alberta et féministe, publie *Tatouages*, son troisième recueil de nouvelles. L'entrée de l'auteure dans le monde de la nouvelle remonte aux années quatre-vingt-dix, à la parution de *Détails*, recueil qui, au dire de Gaëtan Brulotte, s'inscrit dans une « radicale féminisation de la nouvelle québécoise¹ ». À l'époque, des nouvellières comme Esther Croft, Suzanne Jacob et Danielle Dussault se distinguent. Potvin, qui reconnaît ses affinités littéraires, pensons à Julia Kristeva, à Susan Sontag, à Nicole Brossard ou à France Théoret, creuse toujours la question féminine avec la même distance critique. On entend, dans ses fictions, une voix différente qui, depuis le point de vue de l'autre sexe, transgresse les modèles (masculins) de représentation, les remet en question ou exprime la singularité de personnages féminins.

Potvin, qui n'a toutefois rien d'une pamphlétaire ou d'une écorchée à la Nelly Arcan ou à la Marie-Sissi Labrèche,



1. Gaëtan Brulotte, *La nouvelle québécoise*, Montréal, Hurtubise, coll. « Les cahiers du Québec », 2010, p. 249.